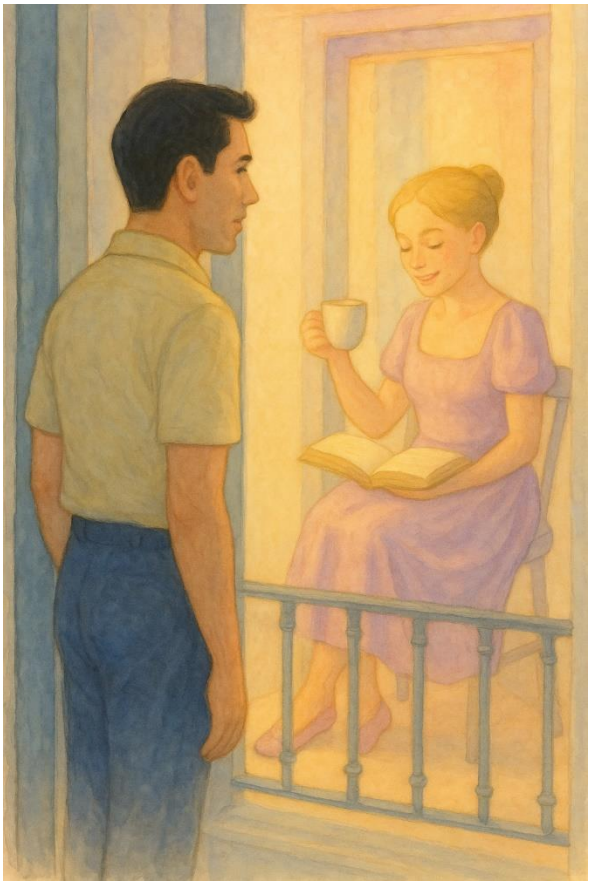
Le rêve de Marco

Si l'idée originale de cette histoire, ainsi que les consignes de rédaction, de dessin et les finitions sont de **Jacques-Henri Jayez**, le corps du texte lui-même et les dessins ont été réalisés par le logiciel d'**IA ChatGPT** développé par **OpenAI**

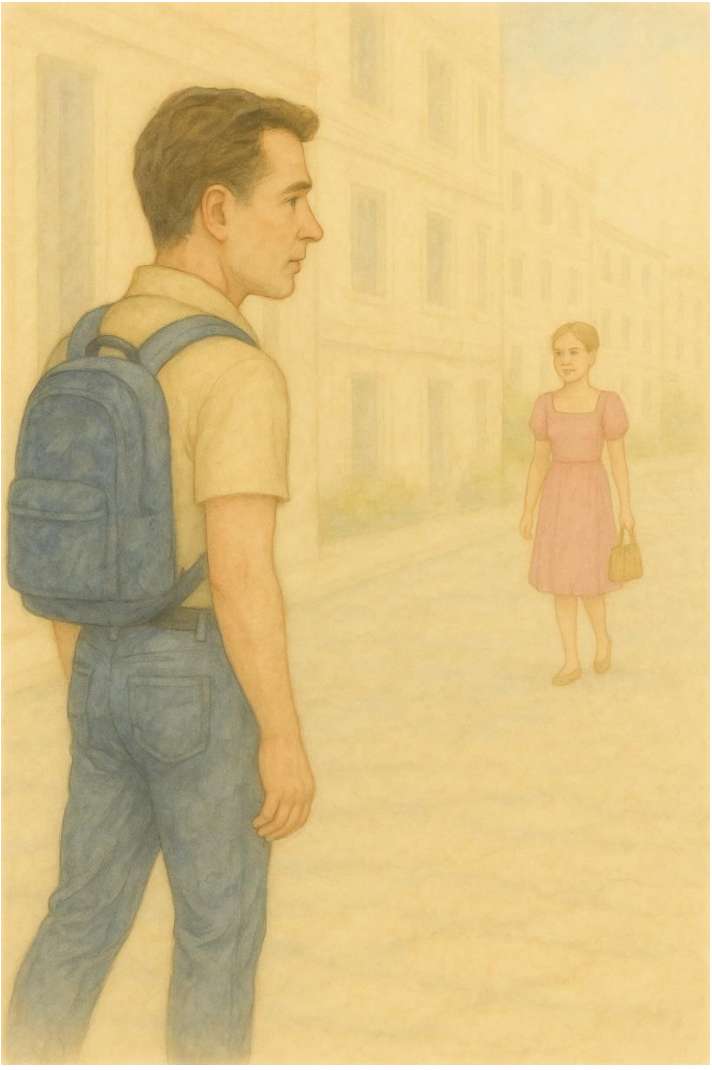
Marco ne parlait guère. Il avait, comme certains, cette pudeur discrète qui retient les mots plus qu'elle ne les appelle. Depuis huit ans maintenant, il vivait au dernier étage d'un petit immeuble sans prétention, au cœur d'une rue tranquille. Chaque matin, en relevant ses stores, il prenait quelques instants pour observer le monde d'en bas. Une manière, sans doute, de l'apprivoiser.

En face, à la même hauteur, le balcon de Maya. Elle ne s'y attardait jamais bien longtemps. Un café à la main, parfois un livre posé sur les genoux, elle laissait filer quelques minutes dans l'air encore tiède du matin. À chaque apparition, Marco retenait son souffle, comme si le simple fait de la voir pouvait faire basculer son équilibre fragile.



Il était tombé amoureux d'elle. Il s'en voulait un peu de ce mot trop grand, trop lourd, mais aucun autre ne lui convenait. Elle avait ce genre de beauté tranquille qui ne cherche pas à se faire remarquer et qui pourtant, une fois vue, vous laisse un trouble durable.

Leurs chemins s’étaient croisés une dizaine de fois, toujours brièvement, toujours au hasard.



Maya saluait d’un sourire poli les commerçants du quartier, échangeait parfois quelques mots avec une voisine ou caressait la tête d’un chien. Marco, lui, baissait les yeux, ralentissait le pas, puis reprenait sa marche comme si rien ne s’était passé. Jamais elle ne l’avait regardé.

Et pourtant, il l’attendait. Chaque jour. Une silhouette qu’il guettait dans la lumière mouvante de la rue. Il connaissait ses heures de départ et de retour, les nuances de ses foulards, les ombres qu’elle projetait le soir sur les voilages beiges de son appartement. Il avait appris à la lire, sans jamais lui adresser un mot.

Le dimanche, elle descendait plus tard. Une robe fluide, parfois des sandales aux pieds, et un air pensif, comme si l'absence d'horaire lui laissait enfin le droit de rêver. Marco, lui, restait à la fenêtre. Une tasse à la main, lui aussi. Un geste qui le rapprochait un peu d'elle, l'espace d'un matin.

Au fil du temps et de ses observations discrètes, son amour pour la jeune femme finit par l'obséder. Mais impossible pour lui d'imaginer avouer la moindre flamme à la jeune femme. A cette simple pensée, il sentait sa gorge se nouer et il devait attendre de longues minutes pour retrouver la parole.

Un amour silencieux et brûlant. Ses gestes, sa façon de s'habiller, de nouer ses cheveux, de poser un pied devant l'autre comme si chaque pas était un choix… la moindre de ses attitudes l'émerveillait et lui apportait un frisson, une chaleur confuse dans la poitrine, une forme douce d'éblouissement.

Il pensait à elle dès le lever, dans la brume encore tiède de ses draps, tandis que le jour s'annonçait paresseusement. Il pensait à elle dans les transports, en traversant le hall froid de son bureau, en préparant son café dans la salle de pause. Même au club de sport, les soirs de semaine, lorsque son corps peinait et s'agitait, son esprit, lui, n'était jamais loin du petit balcon d'en face. Un sac à main aperçu dans une vitrine, une fragrance inconnue croisée au détour d'un rayon, un rire féminin dans une allée du supermarché… tout le ramenait à elle.

Et le soir, sitôt le dîner expédié – un plat réchauffé, souvent, sans goût ni conviction – il se hâtait de se mettre au lit. Non par fatigue, mais pour retrouver au plus tôt l'objet de son cœur. Les yeux clos, l'oreille tendue aux bruissements du dehors, il imaginait Maya… ses soirées, ses lectures, peut-être une musique douce dans son salon, un appel passé à quelqu'un. Il lui bâtissait une vie, entière, avec ses petits secrets, ses rêves, ses élans. Il l'attendait. Sans impatience, mais avec une ferveur tranquille qui emplissait ses nuits d'un étrange bonheur.

Cette nuit-là, sous l'effet d'un bref regard qu'il avait cru apercevoir dans les yeux de Maya, quelque chose se dénoua en Marco. La tension sourde, tapie en lui depuis des mois, céda subitement la place à une audace nouvelle, encore fragile, mais bien réelle. Et ce fut dans le sommeil que cette audace trouva sa voie.

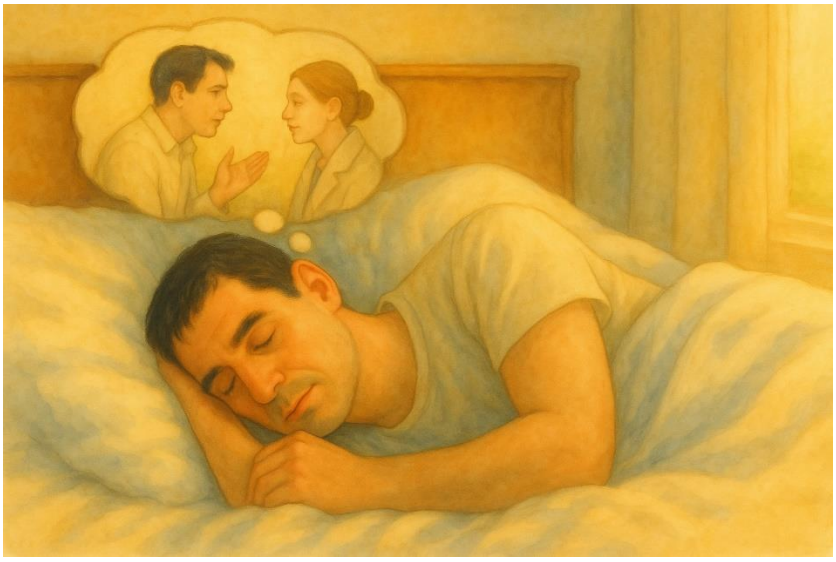
Et il rêva…

Il gagna l'arrêt du bus, sous les arbres maigres de la rue Saint-Paul, le cœur étrangement calme.

Maya était déjà là, seule. Drapée dans un manteau clair, les cheveux noués à la hâte comme elle le faisait souvent les jours de vent, elle attendait sans impatience, le regard perdu dans un coin du ciel.

Marco, cette fois, osa. Il lui adressa un « bonsoir » timide, auquel elle répondit, à sa grande surprise, par un sourire franc. Un vrai sourire, offert sans calcul, comme on offrirait un fruit cueilli sur l'instant.

Alors, poussé par une force douce et irrésistible, il parla.



Les mots jaillirent, brûlants de sincérité, portés par des mois de silence. Il lui dit tout. Son trouble, ses matinées bouleversées par la lumière de son balcon, ses soirées hâtivement écourtées pour mieux la retrouver en pensée. Il lui raconta l'absurdité tendre de ses trajets rythmés par ses heures de sortie, les battements de son cœur à l'apparition d'un foulard nouveau, la chaleur ridicule mais tenace d'un bonjour espéré. Il lui dit combien elle habitait sa vie sans le savoir, combien chaque détail d'elle était devenu un abri dans la grisaille. Il parla longtemps, les mots coulant comme s'ils avaient attendu leur heure depuis toujours.

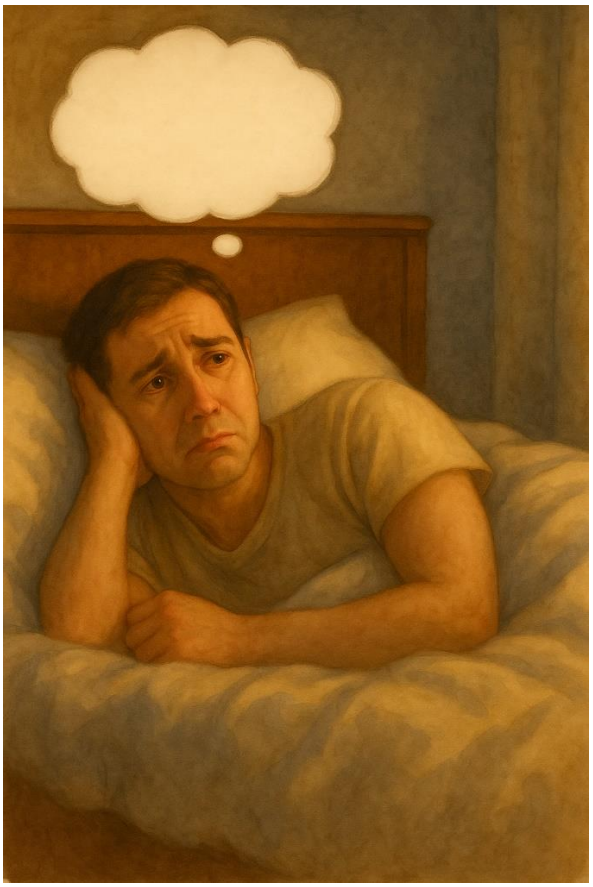
Lorsqu'il se tut enfin, un silence doux s'installa. Maya le regardait. Elle ne bougeait pas. Et pourtant, dans ses yeux, il y avait quelque chose. Une clarté étrange. Une émotion qu'il n'aurait su nommer. Elle entrouvrit les lèvres, prête à parler à son tour.

Et… mille fois hélas…le rêve s'évanouit !

Marco rouvrit lentement les yeux, le cœur encore suspendu dans l'attente. Il resta là, un moment, allongé dans la pénombre tiède de sa chambre, les draps froissés contre sa peau. Émerveillé. Hébété. Comme si le monde avait changé, imperceptiblement, mais à jamais.

Il venait de vivre ce qu'il n'avait jamais osé imaginer vraiment. Et bien que le rêve se fût évanoui, il en demeurait une trace, tenace, telle un baume.

Marco tenta de se rendormir pour retrouver le fil du rêve, impatient d'entendre la réponse. Mais l'image s'était dissoute, ne laissant qu'un léger frisson sous la peau, comme l'écho d'une musique oubliée qui résonne encore sans qu'on sache d'où elle vient.



Il se tourna, soupira, tenta encore, en vain. L'aube, timide, effleurait déjà les rideaux pâles de la chambre. Le réveil, sur sa table de chevet, lui lança l'heure sans ménagement : 5 h 42.

En désespoir de cause, il se leva.

Il se prépara avec lenteur, gestes mécaniques enveloppés d'un voile d'irréalité. La salle de bain lui renvoya son reflet, le visage un peu plus vivant que d'ordinaire, éclairé d'une flamme encore vacillante. Il passa une chemise, hésita sur la veste, puis renonça, prit son sac, le reposa. Trop tôt.

Alors il attendit.

Assis dans son fauteuil près de la fenêtre, il ouvrit un livre qu'il ne lut pas. L'œil vaguement fixé sur les mots, l'esprit ailleurs, tout entier tendu vers l'heure de partir. Il ne pensait plus qu'à une chose : la revoir. La vraie. Celle qui descendrait dans la rue, indifférente, peut-être encore à demi endormie, loin de tout ce qu'il avait rêvé… mais réelle.
Et cela suffisait à faire battre son cœur.

L'heure venue, il quitta son chez lui et à peine eut-il posé un pied sur le trottoir qu'il l'aperçut.

Elle sortait de l'immeuble, vêtue d'une robe rose printanière. La lumière du matin, encore douce, semblait se poser sur elle avec une complicité ancienne. Elle était plus belle que jamais.

Elle le vit et lui sourit !

Un sourire plein, sans réserve, venu du fond du cœur. Puis, sans hésitation, elle traversa la rue, légère et décidée. Marco resta immobile, incrédule, comme s'il n'avait plus de jambes.

— Tu m’as confié un aveu extraordinaire et, sans même attendre ma réponse, tu as purement et simplement disparu, lui dit-elle, un reproche doux et discret dans la voix.

Marco resta figé, muet, le souffle suspendu.

— *De quoi parle-t-elle ? Et à qui parle-t-elle ?* se dit Marco. *Et en plus, elle me tutoie ! Sans aucun doute, elle se trompe d’interlocuteur.*

— Non, Marco, c’est bien à toi que je m’adresse, lança Maya, qui sembla avoir lu dans les pensées de l’homme, et je viens te donner la réponse que tu n’as pas attendue.

Marco ne savait plus où il en était, entre le rêve et la réalité ? Continuait-il à rêver éveillé ? Ou était-il réellement en train de parler avec Maya, tous deux en chair et en os à l'arrêt de bus ?

Il en était là de ses réflexions, lorsque Maya s'approcha de lui, si près qu'il aurait pu compter les cils de ses yeux. Il n'osait y croire. Tout était si réel, le grain de sa peau, la chaleur de sa voix, l'odeur subtile d'un parfum familier.

— Tu as toujours cru que je ne te regardais pas, lui dit-elle, avec une tendresse soudain grave. Que tu n'existais pas pour moi. Mais tu te trompais, Marco.

Elle fit une pause. Son regard, droit, le soutenait avec une intensité troublante.

— Depuis le premier jour, j'ai senti que nous étions faits l'un pour l'autre. Et si tu n'as cessé de m'observer, j'en ai fait autant… mais en secret. Car, si quelque chose devait nous arriver, je voulais que cela vienne de toi. C'était ma manière d'y croire et de me protéger.

Elle marqua une nouvelle pause. Puis, avec un sourire presque timide, elle ajouta :

— Sache que je connais moi aussi toutes tes habitudes, tes allées et venues, tes horaires de repas, tes tenues, tes longs temps d'observation derrière tes carreaux…

Les doutes de Marco se dissipaient peu à peu. A entendre les propos de Maya, il comprenait que celle-ci s'adressait bien à lui, et qu'elle répondait apparemment à son rêve de la nuit. Mais alors, comment était-ce possible ? Comment avait-elle pu entendre son propos purement imaginaire ?

Sans chercher plus avant le moindre élément de réponse, Marco choisit le plus simplement du monde d'écouter et de savourer pleinement tout ce que dirait Maya, laissant à d'autres le soin d'expliquer le phénomène.

—Pardonne-moi… murmura-t-elle. De t'avoir fait attendre si longtemps. Mais sache que cela m'a coûté, bien plus que tu ne pourrais l'imaginer. J'ai eu peur qu'on se manque à jamais.

Elle baissa les yeux. Et dans ce simple geste, il lut tout ce qu'il avait tant espéré, la pudeur, la tendresse, la vérité.

Un silence s'installa. Leurs regards parlèrent pour eux.

Chacun fit un pas vers l'autre, ils se donnèrent la main et tout devint simple.

Ils passèrent du rêve à la réalité.

retour